

monde, même en Orient, où il était resté longtemps confondu avec l'esprit religieux. Les deux forces demeurent unies, mais chacune d'elle a un but précis, tend à satisfaire des exigences distinctes. Les circonstances ont mis en relief le nationalisme des Turcs d'Anatolie ; mais il est une manifestation singulière d'un phénomène qui s'étend à une grande partie de l'Asie ; le nationalisme agit en Géorgie, en Perse, en Afghanistan, aux Indes. La question d'Orient est vraiment devenue mondiale, non seulement parce qu'elle intéresse désormais les grandes puissances de toutes les parties du monde, mais parce que les nations orientales elles-mêmes ont pris conscience du problème et ont reconnu qu'elles étaient les premières, les plus directement « intéressées » à sa solution.

A l'intérieur même de l'empire ottoman, l'esprit national s'affirme chaque jour davantage et exige des satisfactions et des garanties qu'il est impossible de lui refuser. Ce n'est pas au moment où les grandes puissances du monde viennent de reconnaître aux Syriens, aux Arméniens, aux Juifs, aux Arabes, aux Egyptiens le bénéfice du « droit des peuples », qu'elles pourraient sans danger et sans injustice le refuser aux Turcs. Le devoir des états civilisés est d'accorder à tous ce droit essentiel, nécessaire, de libre disposition et de pleine autonomie, mais d'en modérer provisoirement l'exercice par des mesures qui suppléeront à une éducation politique insuffisante et contraindront la force des uns à respecter le droit des autres.

Le réveil de l'esprit national chez les peuples de l'Orient semble un des événements primordiaux de